

## Le piège des représentations

« **Un sentiment de submersion migratoire.** » La phrase de François Bayrou reprenant l'expression de Jean-Marie Le Pen a fait polémique. Elle pose en toile de fond la peur du « grand remplacement », attisée régulièrement par l'extrême droite. Outre-Atlantique, les suprémacistes blancs, qui retrouvent du coffre avec le retour au pouvoir de Donald Trump, défendent une civilisation prétendument menacée par « le racisme anti-Blanc ».

Disons-le tout de suite : il ne s'agit pas ici de nier le ressenti d'habitants qui vivent en première ligne les changements rapides du monde contemporain ni les ratés de l'intégration. On peut légitimement se sentir dérouté, inquiet, fragilisé, bousculé et accueillir d'autant plus difficilement la différence.

Il s'agit plutôt de chercher ce qu'il y a derrière. Partir des faits pour comprendre et construire une société plus apaisée plutôt que de céder aux peurs véhiculées par les extrêmes et les bulles informationnelles sur les réseaux sociaux qui divisent et radicalisent.

Existe-t-il un racisme anti-Blanc, comme l'extrême droite le prétend ? « **Il n'y a pas de race blanche** », répond le démographe et historien Hervé Le Bras dans un ouvrage où il s'attache à enrayer « **le rouleur compresseur des termes de propagande** ». Il y décortique le concept de race et sa construction idéologique au fil de l'histoire.

### Généalogie du racisme

Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, écrit-il, le terme de « race » est synonyme de lignage, de famille. « **Il est de ma race** », s'écrie Henri IV en croisant un cousin. Au milieu de ce siècle, la science prend de l'importance. Les naturalistes classifient le vivant, écrivent une représentation du monde et de l'homme qui n'est pas exempte de préjugés. Les philosophes, médecins, anthropologues, puis les phrénologues ou les craniologues classent les hommes selon des critères farfelus : angle facial, capacité crânienne, chevelure...

Plus grave, ces observations physiques sont progressivement associées à des traits de caractère, des capacités intellectuelles, en posant toujours l'homme blanc en figure supérieure, jusqu'à l'anthroposociologie ou

« raciologie » qui fera le lit idéologique du nazisme.

Les théories de la race, jamais fondées scientifiquement, écrit Hervé Le Bras, auraient pu périr avec la fin du III<sup>e</sup> Reich. Mais la notion de race n'a pas disparu des mentalités. Y compris dans les plus louables intentions. Les politiques de discrimination positive aux États-Unis ou au Brésil la présupposent implicitement. Les statistiques ethniques la réactivent en mélangeant allègrement nationalité, origine, ethnie, religion... Alors même qu'elles visent à mieux traiter les injustices.

Trois siècles de théories de la race laissent des traces et appauvrissent l'analyse. Il y a d'autres grilles de lecture pour s'attaquer aux injustices : ségrégation, déterminisme social, accès à l'éducation... Comprendre ce qu'elles ont construit dans nos imaginaires est une première étape.

La deuxième devrait être de faire attention aux termes que l'on emploie. Les caricatures de l'extrême droite ne servent qu'à diviser, pas à résoudre. Victor Klemperer, grand décrypteur de la langue totalitaire du III<sup>e</sup> Reich puis de la RDA soviétique, écrivait : « **Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet et voilà qu'après quelque temps, l'effet toxique se fait sentir.** »

Plutôt que de surfer sur les peurs, on peut enfin lutter contre la tentation de « nous » protéger contre « eux ». La rencontre, le dialogue, le compagnonnage peuvent faire tomber bien des frontières, à condition d'en créer les espaces et les occasions.

(\*) Rédactrice en chef déléguée à *Ouest-France*.

**Aurélie LEMAÎTRE.**